

Parler avec eux : Zanzotto, Leymarie, Risset, Ponge à la Villa Medici. *Cold case* ?

Rome, Villa Medici, 6 juin 2022

Umberto Todini

Je salue et remercie organisateurs, amis, collègues, Giovanni Zanzotto – un souvenir affectueux à sa mère Marisa –, et le directeur de l'Académie, Sam Stourdzé, qui nous accueille dans ce *locus* parmi les plus amènes du monde. *Amoenus* non par hyperbole, mais aussi, entre autres, pour avoir couronné Andrea Zanzotto, poète et intellectuel des plus singuliers de toujours, et qui à son tour, nous illumine tous ici aujourd'hui.

En effet moi aussi – ce n'est pas non plus une hyperbole – depuis les années 1970, à la Villa Medici et au Palais Farnese, avec Jacqueline Risset, j'ai partagé, ou plutôt vécu avec elle, rencontres, amitiés, événements culturels entre France et Italie, auxquels elle avait pris part activement avec moi à ses côtés comme une sorte de "prince consort". Et c'est ainsi que ce *locus amoenus*, alors post-balthusien, m'a accueilli généreusement, au milieu des pensionnaires (François Rouan, Brigitte Corme et bien d'autres) et des amis, dès avant Jean Leymarie qui à peine nommé, en juillet 1979, célébra à Villa Medici et avec son homologue d'art, Carlo Giulio Argan au Campidoglio, Francis Ponge comme poète, et ensuite un an avant la fin de son second mandat, en mars 1984, Andrea Zanzotto à Villa Medici (Argan avait démissionné de son poste de maire de Rome); et je m'en souviens encore par la suite, toujours aux côtés de ma "souveraine", jusqu'en 2014, à sa disparition non pas comme souveraine, mais comme Muse certainement de cet Eden.

Préliminaire et prise de contact

En effet, il faut partir du principe que sans cette triade, Francis Ponge, Jacqueline Risset, Jean Leymarie, nous ne serions pas là pour Andrea Zanzotto. Ce que me confirme non seulement la mémoire en cela plus nette que l'événement, mais surtout la correspondance Ponge-Risset que je viens de recevoir avec *Le Journal de mon père* de la part d'Armande, la fille de Ponge. On reviendra plus loin sur quelques lettres à la lumière de celles de Risset à Ponge, dont la correspondance est maintenant complète et transcrite. Mais déjà *Le Journal*, qui raconte la semaine "épique" passée à Rome par les époux Ponge, invités de la Villa Médicis en 1979, entre le Campidoglio, Cinecittà et ses environs, et nous souvent avec eux, et eux avec nous dans notre maison, est à bien des égards l'événement qui peut être considéré comme un précédent de celui, très différent, qui eut lieu cinq ans plus tard. Un événement pour lequel Ponge lui-même, dans une longue lettre de novembre 1979, remercie Jacqueline par cette formule finale : « Grandes amitiés autour de vous, chère Jacqueline, et d'abord à Umberto (à Leymarie) aussi »... En effet, il savait que je l'avais contribué au travail de Jacqueline pour lui, et de plus je lui avais procuré une Ode d'Horace qu'il avait lue avec émotion au banquet de

Villa Medici (au lieu d'Horace, je lui avais suggéré Lucrece comme le fit Calvino, un peu plus tard). Ces mots de Ponge, précédés d'ailleurs, en juillet 79, dans Corsera, par ces *ore rotundo* d'Italo Calvino pour *Il Partito preso delle cose*, pour un éloge de Ponge et de Risset, qu'il voudra ensuite rencontrer.



J Leymarie, Jacqueline Risset, Francis Ponge

C'est le sommet de ce mécanisme relationnel, le précédent historique inaugural qui amènera Andrea Zanzotto à Villa Medici en 1984, lui qui avait déjà entamé une relation épistolaire avec Jacqueline Risset en 1971, par l'intermédiaire, peut-être, de Stefano Agosti, un ami des deux. Correspondance, Zanzotto-Risset, transcrite aussi par Giuseppe Iafrate, ancien archiviste de la Fondation Pasolini, auquel Jacqueline Risset, de son vivant, avait demandé de cataloguer la section poésie de sa bibliothèque (3 000 volumes, la plupart avec dédicaces), dont il catalogua tout le reste (18 000 volumes) depuis 2015.

Le Silence

Mais avant de tenter de développer dans le temps qui nous est accordé, quelques-uns des nombreux autres liens et noms de ce contexte, permettez-moi de dire quelques mots sur le silence, peut-être dû, mais néanmoins bizarre, et pas seulement italien, qui jusqu'à présent a enveloppé mon deuil et ma personne. Académie, Ambassade, à l'exception de vieux amis de l'Institut et à des occasions extérieures, jusqu'à ce jour (pour des raisons de protocole, et/ou pour d'autres ?) continuent de n'écrire qu'à Jacqueline, au point que, bien qu'heureux de cette correspondance chimérique, je commençais à croire que c'était moi qui avais disparu. Pourtant, il y a deux ans, lorsqu'à l'Élysée, Emmanuel Macron me demanda «Votre femme, Dante, et vous Ovide, comment ça s'est passé ? », je lui promis – et lui fit avoir ensuite – le premier exemplaire de la nouvelle Pléiade Dante/Risset, chez Gallimard, alors en préparation. Ensuite, qui sait si grâce à l'Élysée¹?, récemment, ce silence, italien aussi, s'atténue.

¹ Bien que j'y sois déjà allé avec Jacqueline, à l'occasion d'un dîner avec Icho Ming Pei, je ne pensais à l'Élysée que de façon abstraite, jusqu'à ce qu'après sa disparition, j'y sois retourné, invité à la cérémonie de remise des insignes de Grand Officier de la Légion d'Honneur à son amie Hélène Waysbord-Loing, en 2019. Et il arriva qu'un enfant de cette dernière, pour ne pas manquer la photo de groupe avec le Président, m'affubla du chapeau et du parapluie de son père. Mais un homme du personnel intervint, attentif et furieux, me libéra de cet encombrement et *last but not least* me conduisit vers le groupe qui en

Et comme il arrivait auparavant tard le soir au téléphone, mais cette fois j'imagine, venant des Champs Élysées des poètes, eux aussi très amènes, une voix de médium encore ? ou médiatique ? au téléphone, recommence à me parler non pas de Jacqueline ou de Pasolini et de Virgile, mais de « Pâques à Villa Medici ». Andrea ? Lequel ? Est-ce possible ? Je fouille dans les archives et, parmi les papiers, si nombreux, qui les concernent Jacqueline et lui, je trouve une lettre d'il y a un demi-siècle, un anniversaire aussi, parce que c'est le moment où il commença à parler avec elle et aujourd'hui, moi qui vous parle aujourd'hui, je souligne, cette fois, que le titre définitif de mon intervention est « Parle avec eux. Zanzotto, Risset, Ponge et Villa Medici » et qu'avant Andrea, nous écouterons quelques mots de Jacqueline, extraits de *Sous les yeux de Pamino* (il Manifesto, 2011) où Jacqueline, mieux que je ne saurais le faire, lui rend hommage et se souvient de lui en ces termes, à l'occasion de sa disparition :

Quand il arriva au Trocadéro, au Théâtre de Chaillot – le temple de Jean Vilar – il eut un accès de jeunesse et de hardiesse, et prononça, dans un français riche et parfaitement dominé, un long discours sur l'écriture de la poésie. Le public plein de poètes philosophes écoutait avec passion. ...

... Mais je le revois aussi à Rome, chez moi, le dimanche avec Fellini ; de leur conversation émanait la profonde amitié qui les liait. Ce furent des après-midiheureux et inoubliables sous les yeux du chat, Pamino, que Fellini appelait le Chat. ...

Et parmi tant de souvenirs, ses appels téléphoniques de minuit. Ils commençaient par une description des maux qui le tourmentaient, puis se poursuivaient longuement dans des exposés éblouissants de poésie, de politique et encore de poésie. Maintenant, cher Andrea, tu deviens pour nous le lieu de la poésie.

Lieu qui pour nous ici aujourd'hui, cher Andrea, est l'Académie de France.

Andrea et Jacqueline

Et voici Zanzotto qui lui parle la première fois (ou plutôt la deuxième, comme le montre un de ses billets de 1971, à peine retrouvé dans les archives) :

Très chère, tes paroles au sujet de ma "Pâque" à P. di S. me font un très grand plaisir; il est rare de se sentir ainsi entièrement compris, et d'emblée. J'aurais voulu parler avec toi à Rome, m'informer de tes travaux et projets. Malheureusement je ne peux pas bouger d'ici pour une série d'engagements sérieux qui m'interdisent toute vacance (et même sortir de sortir de mon itinéraire habituel Padova-Milano). Si par hasard tu venais dans le Veneto, qui mérite socialement d'être visité en novembre, je te prie de me faire signe. Je serais vraiment si désolé de te manquer. Mais j'espère que les Biennales (et les bons restaurants) pourront t'attirer là-haut. En attendant un salut affectueux,
tuo A. Z.

était déjà au sourire. Je dois avouer que je me suis senti comme le Cendrillon de la soirée, mais sans désir de fuite ni émotion, et qu'ainsi, l'Élysée me devint cher à jamais. Par ailleurs, mise à part la légende, tant de naturel et de bon ton de la part du maître de maison, avec lequel dans la réception qui suivit j'ai pu échanger à plusieurs reprises et à loisir, comme il ne m'était jamais arrivé au Quirinal, à White House ou au Farnèse. « Mes compatriotes... » me susurrait Jacqueline de son vivant, lorsqu'elle était à mon côté à l'ambassade... Bien qu'elle ait pu le faire, elle ne voulut jamais renoncer à être française, même si par la suite, quand elle disparut, à son insu et à la barbe de Schengen, elle devint italienne, qui sait pourquoi... Pourtant elle ne le voulut jamais, ni ne l'aurait voulu... « *si fides testis* » disait Ovide, cher Macron.

P. S. J'ai vu sur "Paese sera" ton article intéressant sur Bataille. De cet argument aussi il faudrait que nous parlions. Ciao. A. Z.

Entre poètes

Leur association et leur amitié naquirent donc au début des années 70, dans le contexte des avant-gardes italiennes et françaises, que Risset interprète et représente sur le terrain : Sollers, Ponge, Pleynet, Ungaretti, Giuliani, Balestrini, Sanguineti, Eco, Gadda et autres, Ortesta, Ferroni, Patrizi, Macchia, Muscetta, Bonnefoy, Tartaro, Petrocchi et Cortelssa en herbe (je me souviens de lui à Paris aussi, à la Maison de l'Amérique Latine, il y a longtemps) entre Italie et France, sont seulement quelques uns des auteurs, de ses nombreux auteurs de référence, et comme cette lettre et beaucoup d'autres l'attestent, elles se nourrissent des écrits de l'un et de l'autre. Zanzotto trouve en elle une interlocutrice naturelle, nécessaire, idéale, poète à son tour mais d'une vocation autre que lui-même admire, lectrice omnivore et théorique entre *Tel Quel*, psychanalyse, séminaires de Lacan avec lequel Jacqueline a toujours échangé personnellement; elle le lit et sait saisir chez lui des effets et des échos linguistiques vivants et originaux (même entre inconscient et langage) comme le montrent déjà les lettres que lui adresse Zanzotto, et l'un des meilleurs écrits de Jacqueline sur Zanzotto, que je viens de republier dans *Scene del segno*.



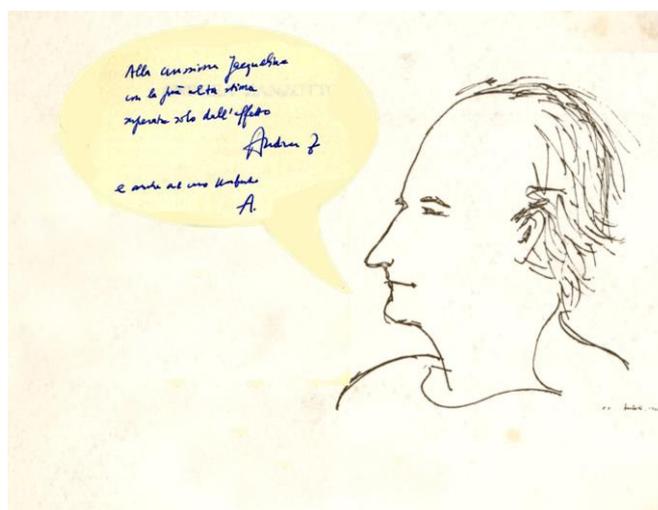
Zanzotto, Risset et la chatte Ptung (Rome, 1976)

Entre poètes, entre France et Italie, se noue une des relations les plus spécifiques de la culture européenne, encore à étudier. Une relation que moi, son amant aimé depuis 1975, son compagnon depuis 1976, puis son époux depuis 1984, j'aborde encore avec admiration et prudence car, appréciant pourtant la poésie, j'évite depuis toujours la psychanalyse, – injustement, je le sais – (même si, dans un moment de lucidité rétrospective, mais aussi en relisant les nombreuses lettres de Zanzotto à Jacqueline, si mutuellement empathiques, j'ai des raisons de repenser ma vie heureuse avec Jacqueline, comme une thérapie intensive, un transfert inconscient et réussi en somme

pour tous les deux). Mais prudence surtout aussi parce que je ne suis pas un spécialiste de littérature française, ni italienne, mais un latiniste affranchi d'un monde gréco-latin qui fut, grâce au regard sans frontières de ces deux grands.

Fra Andrea e Umberto

Et voici de nouveau Andrea, cette fois avec la complicité de mes neurones, au téléphone comme par le passé. Nous parlons de Virgile, des *Bucoliques* (il m'en avait demandé une introduction pour Sebastiano Saglimbeni), de mon *Pasolini l'antichista*, de l'introduction au *Vantone* (entre romanesque et Molière) et encore de Virgile et de l'*Énéide* traduite par Pasolini (Graziella Chiarocossi me l'avait confiée avec le manuscrit) pour un projet beaucoup plus vaste, de Neri Pozza, à l'origine, et resté inachevé, mais également partagé par Zanzotto lui-même, qui me donna son texte et m'en révéla, je le lui dois, l'origine et les arcanes, entre Giulietto Chiesa et Neri Pozza, comme j'en ai déjà parlé ailleurs.



Dédicace de Zanzotto à Jacqueline Risset par la bouche de son portrait de Pasolini

L'événement

Pourtant, aujourd'hui, ici, je me permets d'insister : je suis un survivant, le seul peut-être, d'un événement qui s'est produit à quelques mètres de nous, il y a maintenant presque quatre décennies. J'en ai revisité et remémoré les lieux avec la très aimable Alizée Alexandre, l'attachée culturelle avec laquelle et je me suis aussi tourné vers les archives de la Villa, malheureusement inutilisables en ce moment. Et les souvenirs directs, partiels et flous d'une cérémonie sobre, je dirais même intime, mais néanmoins de valeur institutionnelle, car présidée par l'inoubliable Jean Leymarie et par une ancienne Première Dame et bienfaitrice des arts : début d'après-midi, couronne de laurier, branche arrachée (peut-être par moi ou plutôt par Benedetto ou par un ami qui accompagnait le poète ?) à un laurier du premier rang de ceux du jardin supérieur, tressé au mieux en couronne et placé, comme le montre une photo de Claude Pompidou sur la tête du nouveau lauréat, lecture par Jacqueline d'un poème d'Andrea, paroles de

circonstance de Jean, toast sur cette loggia ou dans la salle qui, dans l'appartement du Directeur, donne sur Rome.

Mais, aujourd'hui, j'insiste, pour saisir pleinement contexte, poids institutionnel et culturel de la cérémonie de 1984, il faut revenir brièvement à celle de 1979 pour Francis Ponge et, plus en arrière encore, à *Vita del Testo*, l'anthologie qui en 1971 fit connaître Ponge en Italie. C'est ce jalon qui marque initiatives, événements et noms qui, par la suite animent et soutiennent ces deux événements. Ponge, Ungaretti, Bigongiari, Erba, Sereni, et Argan, et Leymarie, et Risset et Zanzotto et Fellini et Indira Gandhi et rien de moins que Claude Pompidou, éminente mécène de l'art moderne² à qui l'on doit les aménagements et les acquisitions des collections de Beaubourg, confiés justement par elle à Jean Leymarie, nommé ensuite à Rome.



Georges Oudot, portraits et statuette de Jacqueline Risset, 1951

Les vœux

Mais le temps presse, et sans commenter les mérites des personnalités mentionnées plus haut, tout en appréciant les études déjà réalisées sur ce centenaire Zanzotto, j'exprime le vœux que d'autres puissent suivre bientôt sur la correspondance Zanzotto/Risset, qui j'en suis sûr dès qu'elle sera confrontée avec celle de Ponge/Risset modifiera les biographies de l'un et l'autre et permettra de les mettre à jour et de les compléter comme cela se produit déjà avec la correspondance Ponge/Risset désormais complète et transcrite par Thérèse Boespflug. Je souhaite également que des compétences plus précises que les miennes puissent analyser le dossier "Zanzotto" dont, comme tous les autres dossiers de Jacqueline Risset, Odile Germain, responsable de ce service à la BNF et à l'instigation de Bruno Racine, président de la BNF et ancien directeur de cette Villa, a dressé en 2015 le premier Inventaire sommaire qui au nom de Zanzotto annonce :

ZANZOTTO, BOITE NOIRE : BROCHURE DEDICACEE, LETTRES, PHOTOCOPIES, DACT., MSS, COUPURES DE PRESSE OU PHOTOCOPIES

² Si je peux me permettre cette digression, parmi les conseillers artistiques de Madame Pompidou figurait Georges Oudot, sculpteur et portraitiste originaire de Besançon, qui dans ses années de formation, avant d'être appelé à l'Élysée, avait réalisé à la demande de Raoul Risset, le père de Jacqueline, trois portraits et une statuette en kaolin de celle-ci, alors âgée de 15 ans.

Malgré ce résumé si succinct, il s'agit de l'un des dossiers les plus substantiels et les plus intéressants, une matrice indispensable aux biographies, à l'étude de Risset et Zanzotto et pas seulement. Et je tiens à souligner que grâce à cet Inventaire, qui permet un accès ciblé à tous les dossiers (ils occupent onze mètres linéaires de la Bibliothèque Risset), certains des projets autographes de Jacqueline ont déjà été publiés en France : sur Joyce, Bataille, Proust, la nouvelle Pléiade de Dante chez Gallimard, *33 écrits sur Dante*, ainsi que sur sa poésie, le précieux *Scritture dell'istante* de Sara Svolaric, et d'Anna Saroldi, autre "pionnière" des archives de poésie, un bel essai sur Risset, poète et auto-traductrice.

Un cold case ?

Revenons enfin à *Vita del Testo* de 1971, à sa genèse après avoir retrouvé trois lettres datant des années 60 concernant ce dossier, entre Risset, Ponge et Ungaretti qui dans le contexte actuel, suggèrent que la seule femme du groupe celle dont la passion et le travail porteront Ponge en 1979, et Zanzotto en 1984, aux lauriers du Campidoglio et de Villa Medici, par Argan et Leymarie (ce dernier sous la présidence de son ex-patronne Claude Pompidou en 1984).

Jacqueline Risset écrit :

Rome, 28 septembre 1966

Cher Francis Ponge

je ne sais quelle timidité m'a empêchée jusqu'à présent de vous écrire, – voulant toujours le faire – mais n'arrivant pas à dire la simple reconnaissance profonde que je sentais.

Et je suis contente que la circonstance de la traduction en cours de votre œuvre en Italie, me force à la dire même approximativement et maladroitement. et naturellement le continent de collaborer à cette traduction – bien que j'en perçoive la difficulté, plus directement peut-être que les autres traducteurs. En même temps bien sûr, c'est précisément cette difficulté qui fait qu'on a envie absolument d'y participer – et même quand il s'agit de la répartition des textes, qu'on a tendance à se précipiter sur certains dont on voudrait affronter la difficulté particulière – (c'est ce que j'ai fait). Je vous sou mets la liste (je pense que vous avez la liste totale).

Poèmes : Notes d'un poème

Le Parti pris des choses : le galet

La Rage de l'expression : la guêpe

Le Grand Recueil : l'araignée

le verre d'eau

le soleil

les hirondelles

Et aussi le Pré.

l'objet c'est le poétique

et les exilait de Malherbe

je ne sais pas, vous préféreriez peut-être pour l'homogénéité de l'ensemble, que chaque traduction se consacre à une œuvre et pas à des textes mis ça et là. J'aimerais en tous cas, pour ma part, de faire passer un tout petit peu le poids spécifique de ce que je traduirai. J'espère simplement ne pas trop démeriter de l'admiration que j'ai pour eux et pour vous.

A vous et à madame Ponge ma très fidèle affection

Et le mois suivant, Francis Ponge de New York :

New York, le 23 octobre 1966,

Chère Jacqueline Risset,

Vous dire à quel point je suis heureux que vous ayez accepté de participer à ce livre – et que déjà, grâce à vous, la composition en ait été modifiée de façon caractéristique – difficile, mais voilà qui est un peu fait, si insuffisamment que ce soit.

L'essentiel était que vous entriez dans ce groupe : ensuite tout irait de soi, je le pensais bien ainsi. Quelle chance pour moi que cela vous ait paru possible, que vos travaux personnels (professionnels et autres) vous en laissent le loisir.

Je vous remercie de tout cœur (et il n'y a pas que du cœur, mais beaucoup de jubilation intellectuelle, vous me comprenez), j'ai déjà donné mon accord directement à Mondadori (V. Sereni) sur le choix définitif, si fortement et intelligemment complété par vos additions. Ungaretti est-il rentré du Brésil ? Pouvez-vous d'un mot me le dire ? il me faut le remercier aussi.

Et l'année suivante, Giuseppe Ungaretti à Jacqueline Risset :

Rome, 4 décembre 1967

Chère amie,

je me suis absenté au Brésil, au Pérou et en Argentine, et je suis revenu à Rome hier après presque deux mois de voyage. Je pourrais vous voir mardi prochain 12 décembre à une heure et demi, au "Buco" où je serais heureux de déjeuner avec vous et de parler de notre traduction.

Les réunions durent longtemps, toujours le mardi, à déjeuner ou à dîner, toujours au "Buco" devant un bon verre de Chianti. Jacqueline – que j'ai connue en 1975 – m'en parlait et me racontait quelques anecdotes (par exemple, une fois où Ungaretti, arrivant en retard après avoir été chez le dentiste et avec deux filets de sang au coin de la bouche, apparaissait encore plus comme le lion dont on rêvait entre amis).

Souvenirs à part, dans ces trois documents où Risset énumère à Ponge textes et changements qu'elle a apportés au plan du livre ; Ponge la félicite et s'en réjouit un maximum ; Ungaretti s'adresse à elle comme interlocutrice exclusive, ce qui en dit long par contre sur ce que l'introduction de Bigongiari (que l'on ne peut faire écouter par manque de temps) ne dit pas ou dissimule, à cause de sa paternité de l'initiative (qui subsiste de toutes façons) mais déviée en cours de route, comme le laissent voir les lettres de Ponge et de Risset, pour la première fois disponibles, en en faisant un *cold case* ? un nouveau cas de machisme rituel et nonchalant ?

En tout cas, il est évident que c'est elle qui a choisi les poésies de Ponge pour le volume, avec Ungaretti avec qui encore elle revoie les traductions, tandis qu'elle-même outre qu'elle a modifié de façon caractéristique le plan original du volume, traduit aussi dans la nouvelle structure du volume les 13 poésies énumérées dans la lettre (une autre par Ungaretti, une par Bigongiari, quatorze par Erba). Une intervention au sujet de laquelle Ponge souligne en fin de compte d'être physiquement « au septième ciel » pour ainsi dire.

Le précédent

Et après cet essai, mais grâce aussi à d'autres travaux contemporains – de Balestrini en France, de Sollers et *I Poeti di Tel Quel* en Italie –, Einaudi lui confiera bientôt l'édition de *Il Partito preso delle cose*, et célébrera Francis Ponge comme poète, d'abord au Campidoglio et immédiatement après à la Villa Medici, reconnaissant à Jacqueline Risset ce rôle – je me souviens à cette période des rencontres avec Zanzotto et Fellini – qu'elle élargira plus tard à Zanzotto (?). Mais il est permis de penser que Jean Leymarie eut l'idée de demander à Claude Pompidou, de le couronner au cours d'une cérémonie certainement plus simple et choisie mais pas moins prestigieuse que la célébration de cinq années plus tôt, ce qui constitua pour Zanzotto un précédent et une reconnaissance historique.

Une fable indienne

Mais il est trop tard maintenant pour faire parler toutes les voix du réseau culturel de connaissances tissé par Jacqueline pour Andrea Zanzotto au cours de ces années et que l'étude exhaustive de la correspondance pourra documenter. Mais avant de conclure, je voudrais raconter au moins « la fable indienne » tirée de mon vécu avec Jacqueline. Elle l'a cachée dans *Indostan* une poésie dense et lumineuse. Mais je vous la raconte à ma façon pour prouver s'il en est besoin le prestige personnel et culturel qui l'a toujours accompagnée toute sa vie et spécialement durant ces années.

Le titre en latin d'aujourd'hui serait "*Et di' a Indira di non fare l'indiana*".

Un après-midi quelconque, au début des années 80, au téléphone « Bonjour Umberto, est-ce que Jacqueline est là ? ». Depuis qu'il dirigeait la Villa Médicis, Jean Leymarie appelait souvent. Ils s'étaient connus par hasard en train, en parlant d'art, quelques années auparavant en France. Puis – comme le monde est petit – en 1979, ils s'étaient retrouvés, lui critique d'art renommé à la direction de l'Académie de France à Rome, elle alors engagée avec *Tel Quel*, à jeter des ponts entre France et Italie...

Cet après-midi-là, Jacqueline, habituellement bavarde après avoir parlé à Jean, resta très silencieuse, et à partir du matin suivant commença à sortir tôt, pendant environ une semaine, et quand elle rentrait, bouche cousue, quelques mots seulement. Grand Hôtel, Indira Gandhi, Indiennes et Indiens à sa suite, et j'avais à peine réussi à jeter un coup d'œil sur un document dactylographié en français qu'elle gardait toujours à côté d'elle. Jusqu'à ce qu'un matin, tandis qu'elle sortait, rongé par la curiosité et par tant de mystère, j'ai lâché « et dis à Indira de ne pas faire l'indienne ». Nous avons éclaté de rire... et elle m'a finalement révélé le secret. Elle était en train de revoir, en tête à tête avec Indira Gandhi, le texte et la diction du discours que sous peu elle devait prononcer (le 11 novembre 1981) à Paris pour son *Honoris causa* à la Sorbonne, devant Mitterrand à peine élu.

Lorsque le travail fut terminé, avant de partir pour Paris, Mme Gandhi donna une réception au Grand Hôtel. Quelle fête ! Avec Jacqueline, discrètement invitée d'honneur,

je me suis retrouvé dans un happening des Mille et Une Nuits, comme un Maharaja, femmes en sari, dignitaires de cour, turbans éblouissants, Italiens diversement illustres. Et parmi eux, entre tous, je me souviens d'Enrico Berlinguer, auquel je suis encore honoré d'avoir serré la main, ainsi que celle d'Indira Gandhi. Quelle femme ! Petite comme lui, démarche rapide et légère, presque en lévitation, le regard intense, profond, "complice" avec Jacqueline qui se déplaçait tout à fait à son aise... comme une Indienne.

Et pourtant, dans ce faste et cette grande agitation, quelque chose d'étrange m'arriva. J'étais présenté comme Nonce Apostolique à Bombay... j'ai regardé d'abord autour de moi en le cherchant des yeux, puis, réalisant que c'était moi et que l'on m'avait conféré une dignité de circonstance, pour me présenter à la hauteur de Son Altesse. Je ne l'ai regretté en rien. Non plus universitaire de quelque notoriété, j'avais découvert une nourrice arboricole (qu'Argan disait "hautement emblématique") dans la légende de Romulus et Remus. Eh bien, non. À mon insu, j'étais un autre, ou, comme mon aimée le dirait plus tard, « dans un genre tout à fait différent », et le temps de quelques heures, je m'y prélassai à fond : Nonce apostolique à Bombay. Cela vous semble peu ! Miracle, d'Indira et... de Jacqueline, et puis, irrésistible gag entre nous.

Les jours suivants, arrivèrent une écharpe flambante, un panier de fruits exotiques emballés aux couleurs de l'Inde et un livre de table sur l'Inde agrémenté d'une dédicace à Jacqueline, d'une Indienne on ne pourrait plus indienne. Suivirent d'autres missives de l'Inde, et puis Jacqueline me montra également la biographie de Nehru en anglais, qu'Indira lui avait donnée à traduire en français, mais restée inachevée en raison de l'assassinat de cette femme unique dont nous avons honoré la mémoire à l'ambassade d'Inde à Paris au début de décembre 1984.

Plus tard, en 2000, toujours nostalgiques d'elle, nous avons visité l'Inde d'Indira Gandhi, et de Pier Paolo Pasolini, autre martyr de la civilisation. De lui, nous avons porté au festival de Kalicut la première rétrospective complète de ses films dans ce monde de légende et de douleur.

Pour conclure

Enfin pour ce spécialiste que je ne suis pas, comment conclure mon divagant « Zanzotto, Ponge, Risset à la Villa Médicis » ? Pour commencer avec le salut qu'Andrea en 1977 écrivit à Jacqueline pour moi « Je me souviens d'Umberto comme s'il était un ami de toujours » et j'ajoute avec orgueil « et pour toujours ».

Et puis rien ne sert de conclure, mieux vaut continuer... relire, se souvenir, méditer et étudier finalement ce qui reste écrit entre Andrea Zanzotto et Jacqueline Risset dans une correspondance qui s'étend sur trois décennies et révèle leur monde parallèle complètement inconnu au colloque qui nous rassemble ici.